THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1237



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Réclamation (une)
contre Mangourit Jacobin
commandant à Cette
par Dorvigny.
an 4.

LES
RÉCLAMATIONS
CONTRE
L'EMPRUNT FORCÉ,

COMÉDIE EPISODIQUE EN UN ACTE.

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre d'Emulation, le 18 Nivôse, l'an 4 de la République.

Par le Citoyen DORVIGNY.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des Pièces de Théâtre, rue André des Arts, n° 27.

AN IV DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

	Les Citoyens
DUPONT,	Pizarre.
DERVAL,	Dorvigny.
MONDOR,	Corse.
UNE VEUVE,	la Citoyenne Belfort.
LINDOR,	Belcourt.
LUCAS,	Blondin.
SOPHIE, *jeune Citoyenne*,	la Cit. Parisot.
JÉROME,	Ribié.
SA FEMME,	la Cit. Thienette.
UN AGIOTEUR,	Mazilli.

La Scène est dans une Chambre chez Dupont.

LES RÉCLAMATIONS CONTRE L'EMPRUNT FORCÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre de bureau, un cabinet sur un des côtés.

DUPONT, DERVAL.

DUPONT.

OUI, mon cher, c'est vrai. Je vous avais promis ma fille, mais je viens tout exprès pour vous signifier que mon intention n'est plus de vous la donner.

DERVAL.

Ah! monsieur, je ne saurois croire que vous parliez tout de bon. Vous m'avez permis de compter sur votre promesse, et vous êtes trop galant homme pour vous dédire ainsi sans motifs.

DUPONT.

Comment? sans motifs! Eh! ne vous souvenez-vous plus que je vous ai dit que si vous vous chargiez de ce bureau-là, je romprais avec vous.

DERVAL.

Je n'ai pas pû prendre la chose au sérieux. D'ailleurs, servir son pays est un devoir si sacré que je n'ai pas cru pouvoir m'en dispenser.

DUPONT.

Oui, mais tu ne penses donc pas aux risques que tu cours avec cette place-là? Tu ne vas voir, tu ne vas entendre que des mécontens, à commencer par moi déja! et leur mauvais humeur pourra bien te faire passer quelques mauvais quart-d'heures.

DERVAL.

Ce n'est pas là ce qui m'effraye. J'envisage plutôt la satisfaction de ramener à la raison des esprits mal-prévenus, des citoyens qui ne se refusent au vœu de la patrie, que faute de bien entendre l'intention d'un décret devenu nécessaire.

DUPONT.

Eh bien ! tu feras donc entendre raison à tout le monde, car tout le monde se plaint.

DERVAL.

En ce cas, il y en a les trois quarts qui ont tort, car il y en a les trois-quarts que le décret ne regarde pas.

DUPONT.

Comment cela ?

DERVAL.

Parce que cet emprunt ne porte que sur le quart le plus aisé de la nation. Parce que les artisans, les ouvriers, tous les pauvres enfin en sont exempts, et les riches ne doivent pas balancer à faire un léger sacrifice d'argent momentané, lorsqu'il s'agit d'un dernier effort qui peut et qui doit sauver leurs personnes et leurs propriétés ; lorsque ce sacrifice enfin est, pour ainsi dire, une prime d'assurance pour leur fortune entière, et un moyen pour eux de contribuer au bonheur de la patrie.

DUPONT.

Oh ! le bonheur de la patrie.... voilà leur épée de chevet... Eh, mon ami ! ce sont toujours ces beaux mots-là qui servent de prétextes aux hommes d'état pour imposer le peuple, et pour nous accrocher quelque partie de notre bien ; mais quand je l'aurai encore fait ce sacrifice-là, ma patrie ne s'en trouvera pas mieux.

DERVAL.

Permettez que je vous retorque l'argument : c'est votre phrase, à vous, qui est le faux-fuyant ordinaire des riches ; c'est l'égoïsme qui combat contre la raison.... Eh ! comment voulez vous que le gouvernement puisse opérer le bien en gros, si chaque individu s'y refus en détail ?.... D'après cela, les contribuables sentant le peu de justice de leur cause, et craignant de la perdre si elle étoit jugée de sang-froid, et à part, ils cherchent à égarer l'esprit du peuple, a le rattacher a leurs intérets ; et à lui représenter, comme onéreuses pour lui, des mesures qui ne sont, au contraire, prises que pour assurer son soulagement et son existence.

DUPONT.

Oh ! par exemple, vous ne me direz pas que j'ai prêché cette morale-là !

DERVAL.

Non ; pas vous, assurément.... Mais, combien y en a-t-il de ces orateurs de clubs et de cafés ? de ces aboyeurs de carrefours ; de ces ennemis du bien public, qui ne se plaisant que dans le désordre ? et l'anarchie, abu-

sent de la foiblesse d'un peuple naturellement bon et confiant, pour le porter à des inconséquences dont il supporte après toutes les peines, et dont eux seuls ont recueilli tous les fruits !.... Croyez-moi, mon cher monsieur ! je m'attends bien à voir beaucoup de mécontens, comme vous me l'annoncez ; mais j'espère aussi beaucoup leur faire sentir l'avantage des mesures qu'on leur propose ; et si vous vouliez me faire un grand plaisir, vous commenceriez à donner un exemple utile et glorieux en vous imposant de vous-même, sans attendre la taxe que vous ne pouvez éviter.

DUPONT.

Moi !.... Oh ! je ne suis pas si pressé, et ton éloquence ne m'a pas encore subjugué !.... Mais écoute, faisons un marché. Je ne romps pas encore tout-à-fait avec toi.... Mais si les trois ou quatre premiers qui viendront se plaindre ne ressortent pas convaincus de tes beaux raisonnemens, j'exige que tu renonces à ton bureau et au projet de me convertir, et de me faire apporter mes assignats.... De mon côté, pour te prouver que je suis de bonne-foi, si, au contraire, tu leur fais entendre raison, et que tu les engage à payer de bonne grace, je termine ton mariage avec ma fille ; et je serai le cinquième à m'inscrire sur ton registre.... Consens-tu à ce marché-là ?

DERVAL.

Oh ! De tout mon cœur ; et je suis bien assuré d'avance de la réussite.

DUPONT.

Permis à toi de t'en flatter.... mais, ne vas pas me tromper, entends-tu, et accuse moi la vérité.

DERVAL.

Il ne tiendra qu'à vous d'être le témoin de nos conversations ; je m'engage si vous voulez, à ne donner mes audiences que devant vous.

DUPONT.

Non, je veux bien m'en rapporter à toi. Au revoir, mon ami, prépare bien tes phrases ; moi, je vais voir à t'envoyer les plus récalcitrans que je pourrai rencontrer. Plus les cures que tu feras seront difficiles, plus elles te feront d'honneur, et plus elles t'aideront à dénouer les cordons de mon porte-feuille, qui, je te l'avoue, sont encore furieusement resserrés.

(Ils'en va.)

SCÈNE II.

DERVAL, *(seul)*.

Oh ! nous viendrons à bout de les desserrer tout à fait !.... J'en ai d'autant meilleure espérance, que ce n'est pas son cœur que j'ai à combattre ;

ce n'est que son esprit qu'il faut convaincre.... Que de gens qui, comme lui, séduits par de faux raisonnemens, seroient les plus ardens amis de la patrie, s'ils ne prêtoient l'oreille aux insinuations perfides des vils agens de nos ennemis !....

SCENE III.

DERVAL, MONDOR.

MONDOR.

C'est ici, je crois, un des bureaux pour l'emprunt.

DERVAL.

Oui, citoyen.

MONDOR.

Oh ! je dis, citoyen....

DERVAL.

Comment ! est-ce que vous ne l'êtes pas ?.... Si je savois un plus beau titre, je l'emploirais pour vous flatter.

MONDOR.

Oui... j'entends bien... me flatter, afin que je paye.

DERVAL.

Ah ! que vous payez.... Non... ce n'est pas un paiement ; c'est un prêt que vous faite à la chose publique... vos fonds vous rentrerons, et la prospérité de la nation vous rendra a les intérêts des avances que vous lui aurez faites.

MONDOR.

Oui ; mais pour faire des avances, comme vous dites, il faut avoir des fonds, et moi, je n'en ai pas. Quand on veut taxer les gens, il faudroit auparavant compter avec eux....

DERVAL.

Ah ! voilà déjà un des récalcitrans que l'on m'a annoncé.

MONDOR.

Est-il croyable, par exemple, qu'à moi, l'on me demande mille frans en numéraire ?

DERVAL.

Oh ! numéraire, ou assignats.

MONDOR.

Parbleu ! je le crois bien ! les assignats, à votre compte, deviendront bientôt des lingots..... N'est-il pas honteux de demander cent pour un ?

DERVAL.

Non. C'est au contraire modéré en comparaison de votre calcul à vous-même... vous autres, messieurs les riches ! ....

MONDOR.

Ah ! messieurs !... ce n'est plus, citoyen, donc à présent ?

DERVAL.

Non. Quand on veut désigner les actions de ceux qui ont cherché à détruire la patrie, on ne doit pas leur attribuer le titre dont s'honorent ses défenseurs ! ... Mais revenons à la preuve de notre calcul. Les riches, qui, seuls, avoient le numéraire à l'époque de l'établissement de notre monnoie nationale, à force de la déprimer, ont vendu leur argent et leur or jusqu'à près de trois cent pour un; le gouvernement est donc modéré, lorsqu'au lieu de leur reprendre au même taux un papier qu'ils ont discrédité... il leur laisse encor, sur leurs espèces, trois cent pour un de bénéfice.

MONDOR.

Eh mais, vous me prenez pour un autre ! .. je ne suis pas un agioteur, moi. Attaquez-vous à ces gens-là; à la bonne heure.... Mais moi, cela ne me regarde pas.

DERVAL.

Ah ! vous convenez déja que vis-à-vis d'eux la mesure est juste ! .... Mais qui voudra avouer l'avoir été ? Au surplus, ce n'est pas à ce titre là seul que l'on doit contribuer aux besoins de la patrie. Si pour les agioteurs ce n'est qu'un acte de restitution ; pour les bons citoyens qui sont oppulens, c'en sera un de justice, et même de politique, puisqu'il est de leur intérêt de sacrifier une petite partie de leur fortune pour s'assurer la conservation du total.

MONDOR.

Soit, comme vous dites, pour les opulens; mais je ne suis pas de cette classe là, moi.... j'ai même, morbleu, bien de la peine à vivre... *(Il tire une tabatière d'or de sa poche et laisse tomber un papier.)*

DERVAL.

Tenez, citoyen, vous laissez tomber un papier.

MONDOR *(sans le prendre).*

Oh ! ce n'est rien. C'est la carte de mon souper d'hier... il étoit ma foi joli ! et nous fûmes bien traités pour le temps.... Si vous voulez être raisonnable avec moi, et vous arranger pour ma taxe, je vous ferai connoître cet endroit là.

DERVAL.

Je vous remercie, monsieur. Mes devoirs sont dictés comme les vôtres, et le plaisir de souper ensemble ne peut nous dispenser ni l'un ni l'autre de les remplir

MONDOR.

Eh je dis; j'entends bien.... Mais dans une place comme vous l'avez, on peut par-ci par-là lâcher la main sans conséquence.

DERVAL.

Que me proposez-vous? .. Ah! s'il étoit permis de composer avec la loi, ce seroit en faveur de ceux pour qui une véritable indigence solliciteroit une exception; mais pour ceux qui veulent la payer... Oh! ce seroit nous rendre tous les deux doublement coupable! Joignez plutôt à ce que vous consentez à donner le prix des soupers que vous voulez bien m'offrir; et votre taxe sera acquitée sans que nous ayons à rougir l'un et l'autre.

MONDOR.

Mais, écoutez donc, vous le prenez trop au sérieux! il n'y a pas plus à rougir pour offrir un repas que pour l'accepter.

DERVAL.

Ce n'est pas l'offre qui fait rougir, c'est l'intention dans laquelle elle est faite.... Mais, sans curiosité, pourroit-on la voir, cette carte de votre souper?

MONDOR.

Oui, regardez-là.... ç'à vous donnera peut-être l'envie d'en accepter quelques-uns.

DERVAL.

J'en doute.... *(Il lit tout bas.)* O ciel! me trompai-je? vingt mille francs!

MONDOR.

Oui, mon cher, tout autant. Vous voyez que je traite bien quand je m'y mets..... Oh! je n'ai pas envie de vous faire mourir de faim, allez!

DERVAL.

Vingt mille francs.

MONDOR.

Nous n'étions que six. Mais ma foi tout étoit bon. Vins exquis; ragoûts délicats; liqueurs fraîches; bon feu! et des femmes! ... ah! ma foi charmantes!

DERVAL.

Vingt mille livres.

MONDOR.

MONDOR.

Eh bien ! vous n'en revenez pas !.. Eh de quel pays sortez-vous donc ? Est-ce que vous ne mangez pas quelquefois ?

DERVAL.

Pardonnez-moi, Monsieur, tous les jours : mais jamais 20,000 livres dans un repas.

MONDOR.

Oh ! venez avec nous, et nous vous ferons voir comme çà passe.

DERVAL.

Je me doute que cela passe très-agréablement pour vous, et pour le traiteur qui vous fournit... Mais, s'il vous plait, permettez-moi une petite réflexion... Comment ! vous vous plaignez de manquer d'aisance ! vous regrettez, vous refusez même de contribuer pour votre part aux besoins urgens de la patrie ; et vous dépensez 20,000 livres dans un seul repas !

MONDOR.

Eh bien, après ? est-ce ma faute si les choses sont chères ?... Et puis d'ailleurs je suis maître de dépenser mon bien, moi ; je n'ai pas d'enfans à qui en laisser.

DERVAL.

Point d'enfans ! Est-ce que vous n'êtes pas marié !

MONDOR.

Oh ! mon Dieu, non. Je n'ai jamais aimé ce tracas de ménage. Je n'ai ni femme, ni enfans, ni presque pas même de parens ! Je suis pour ainsi dire, un être isolé sur la terre.

DERVAL.

Eh ! monsieur, raison de plus pour ne pas tant tenir à votre bien, et ne pas refuser à la patrie les secours qu'elle vous demande. Car enfin, si vous n'avez pas d'enfans, elle est votre mère, et elle a droit à votre assistance... Mais encore ! vous n'avez pas de famille, dites vous. Eh ! que sont donc tous les malheureux, tous les indigens qui vous entourent ? Ah ! l'homme riche et sensible reconnoît pour parens tous les individus que sa fortune peut soulager.

MONDOR.

Oh ! les malheureux, les indigens !... Je vous entends bien... Je sais bien qu'il y en a beaucoup... mais ventre bleu ! qu'ils fassent comme moi, qu'ils travaillent.... On ne m'en a pas laissé à moi ; tout ce que j'ai ;

je l'ai gagné... Eh bien, pourquoi voulez-vous que je m'en dépouille pour les autres ?

DERVAL.

Mais ce n'est pas vous dépouiller que d'employer à faire du bien, une partie de ce que vous dissipez follement. Fh ! mon cher monsieur, si vous aviez une fois goûté le plaisir d'obliger, vous conviendriez que c'est placer son argent au plus haut intérêt !... Vous n'avez point de parens !.... Et pourqui gardez vous donc vos richesses ? à votre mort la nation aura tout, et malgré vous ! Eh bien, faites vous estimer pendant que vous vivez ; faites plus encore, faites vous aimer ! faites du bien à ceux qui ont besoin et qui vous béniront ! jouissez vous-même, et gagnez à-la-fois l'estime des honnêtes gens, la reconnoissance des pauvres, et la satisfaction de votre conscience. C'est le plus bel emploi que vous puissiez faire de vos richesses, qui vous sont inutiles si vous ne savez pas vous en servir.... D'ailleurs, la nation le fera pour vons. Cet argent qu'elle vous emprunte, c'est pour nourrir, c'est pour habiller vos frères, des soldats qui se battent pour vous, et qui versent leur sang pour épargner le vôtre, et pour assurer votre liberté.

MONDOR, (*attendri*).

Ah ! mon cher ami, vous m'avez touché l'ame, et je cède à vos raitons.... Oui, j'ai mal vu jusqu'à présent ; je sens, je me rappelle même que mes folles dépenses n'ont servi souvent qu'à me faire critiquer par de faux amis, par des femmes capricieuses qui profitoient de mes prodigalités s'en m'en estimer davantage.... Je veux me réformer dès ce moment. Je vais donner à la nation ce qu'elle me demande, puisque vous m'assurez qu'il sera si bien employé ; et je vais régler si raisonnablement le reste de ma dépense, que désormais l'usage de mon bien ne saura plus que me faire honneur.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

DERVAL, (*seul*).

Voila déjà un premier essai qui me fait bien augurer du reste. Ah ! le cœur du français est vraiment patriote, et pour lui faire aimer et remplir ses devoirs, il ne s'agit que de savoir les lui indiquer.

SCENE V.

DERVAL, une VEUVE.

LA VEUVE.

Monsieur, je suis votre servante.

DERVAL.

Votre serviteur, madame.

LA VEUVE.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui recevez les contingens pour l'emprunt ?

DERVAL.

Oui, madame, et me voici prêt à recevoir les vôtres,

LA VEUVE.

Oh ! monsieur, je viens au contraire pour vous faire des réclamations, et de biens justes ! Il faut que vous sachiez que je suis une pauvre veuve, une femme seule, et obligée de me servir moi-même ; à mon âge, vous pensez bien que cela est dur ! La difficulté des temps m'a forcée de me priver d'une servante que j'avois, et ces jours-ci encore, j'ai été obligée de renvoyer à ses parens une petite nièce que j'avois prise chez moi. ... de sorte qu'actuellement, comme je vous dis, je me trouve absolument seule, et certainement hors d'état d'être imposée.

DERVAL.

Comment vous nommez-vous, citoyenne.

LA VEUVE.

Je me nomme la veuve Lamarre.

DERVAL.

La veuve Lamarre.... eh mais ! j'ai idée de ce nom-là ! il n'y a pas long-temps que je l'ai entendu.. c'est je crois dans les Petites Affiches... voyons donc si je me trompe. (*Il prend le journal et lit.*) Justement c'est cela. Ecoutez, citoyenne... « Il a été perdu septidi dernier une petite chienne » épagneule soupe de lait, les oreilles couleur de café, sans queue. » Quatre mille livres de récompense à celui qui la rapportera à la ci- » toyenne veuve Lamarre ».

Est-ce donc vous, citoyenne ?

LA VEUVE.

Eh oui, Monsieur, tout juste. Est-ce que vous auriez trouvé mon petit animal ?

DERVAL.

Non, Madame, je n'ai pas eu cet avantage-là... Mais il me paroît bien singulier qu'au moment où vous vous plaignez de l'insuffisance de vos moyens, vous proposiez 4000 livres pour ravoir, comme vous dites, un petit animal!

LA VEUVE.

Pourquoi donc pas, monsieur? quand on est attachée à une jolie petite bête qu'on a élevée....

DERVAL.

Je conçois madame, qu'elle peut intéresser...., mais convenez aussi que le degré d'intérêt que vous y mettez est un peu fort!... Ah mais, ce n'est pas le tout, n'est-ce pas vous aussi qui avez fait offrir 24000 liv. pour une volière de serins et un perroquet qui étoient à vendre?

LA VEUVE.

Sans doute. Eh bien après, monsieur! Est-ce qu'il est défendu à une femme seule et délaissée comme je suis, de chercher à se procurer quelque dissipation?

DERVAL.

Oh non. C'est bien naturel. Vous avez perdu votre chienne, et la dureté des temps vous ayant forcée a éloigner de vous les créatures raisonnables qui vous entouroient, vous avez voulu remplacer votre servante et votre nièce par un perroquet et des sereins.... C'est votre façon de voir quant au goût; mais vous me permettrez de vous observer que 24,000 liv. pour une fantaisie, c'est la payer un peu cher!

LA VEUVE.

Point du tout, monsieur, 24,000 liv. en assignats, ce n'est jamais que 240 liv. de numéraire; et dans tous les temps, un beau perroquet a valu 15 et 20 louis.

DERVAL.

Ah! Je vous y prens; et je suis bien aise que vous fassiez ainsi votre leçon et votre critique à vous même! Voyez donc quelle manie ont les gens de vouloir déprécier les assignats quand ils y trouvent leur plaisir ou leur profit, et de se plaindre après quand on veut les régler sur leur propre tarif!.... Eh! madame, faites le même calcul sur ce que la République vous emprunte, et vous conviendrez aussi qu'elle ne vous demande pas beaucoup.... Mais revenons à vos oiseaux. Vous m'avouerez toujours qu'ils sont bien payés! il est vrai que le

perroquet est fort beau, dit-on, et qu'il parle sensé; mais votre petite nièce que vous avez renvoyée parlait aussi; — e oiseau vous dira le perroquet mignon as-tu déjeuné? Mais votre pauvre nièce n'aura peut-être pas déjeuné elle-même!... Helas! elle aurait pourtant mieux apprécié vos bienfaits! Et les soins que vous vous donnerez pour apprendre à votre oiseau des mots qu'il répétera machinalement auroient suffi pour donner à un enfant qui doit vous être cher une éducation qui auroit fait le bonheur de sa vie, et dont sa reconnoissance auroit payé et récompensé votre vieillesse.

LA VEUVE.

Mais, Monsieur, je vous dis bien aussi que je regrette beaucoup ma nièce. J'ai eu bien de la peine à me séparer d'elle; et sans la cherté excessive des vivres...

DERVAL.

Eh madame! ne chicannez donc pas avec votre cœur. Vous cherchez des prétextes dont il n'est pas content. La nourriture de vos oiseaux n'est-elle pas plus chère encore, vû la disproportion des objets?... Ah! citoyenne! écoutez la voix de la justice et de la nature! Cédez aux mouvemens de votre ame! je la vois émue et je la juge sensible et bonne.... Oubliez vos serins et vos perroquets; rappelez votre nièce et votre servante, et préférez à des animaux inutiles des créatures intéressantes dont l'ame en répondant à la vôtre, saura vous payer avec usure des sacrifices que vous aurez fait pour elles.

LA VEUVE.

Eh mon cher monsieur, je les reprendrois bien volontiers, Mais vous voyez bien qu'avec cette charge la de plus, il me seroit impossible de payer ce que la nation me demande.

DERRAL.

Madame, la nation est juste et saura faire droit à vos réclamations quand elles seront légitimes. Mais persuadez-vous bien que les plus beaux titres que vous puissiez avoir pour obtenir des dispenses, ou des diminutions à vos taxes, c'est de nourrir et d'élever des citoyens à la patrie, et non de consommer votre bien dans des dépenses ridicules.... Le plus beau perroquet du Brésil ou des Amazones; le serin qui siffle le plus joli air, ne vaut pas un enfant sensible dont les bras vous serrent avec tendresse, et dont la langue, conduite par le cœur, vous dit avec transport, ma chère tante! je vous remercie de vos bontés!

LA VEUVE.

Eh bien, monsieur, pour vous prouver que ce n'est pas par mauvais cœur que j'ai agi, je consens à sacrifier le perroquet à ma nièce, et je vais préparer pour l'emprunt quelques petits fonds que j'avais mis en réserve; mais je vous assure que c'est une terrible saignée que l'on me fait là!

DERVAL.

Eh, madame, cette saignée est pour vous rendre la santé toute entière.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DERVAL, LINDOR.

LINDOR, *(costume pauvre, mais le ton honnête et décent.)*

Ah! monsieur, c'est avec confusion que je viens m'adresser à vous. Ne croyez pas que ce soit l'envie de m'exempter de fournir à l'emprunt, qui m'amène ici.... mais dans l'impossibilité où je suis de le faire; il seroit affligeant pour mon cœur de voir attribuer à mon insensibilité pour ma patrie un refus qui ne vient que de la nullité de mes moyens.

DERVAL, *(à part.)*

Le ton de celui-ci m'annonce d'avance la justice de ses réclamations. Ecoutons-les.... Citoyen, le gouvernement ne veut agir que par des principes d'équité et d'humanité. Si les besoins impérieux de la république exigent de prompts secours des riches, loin d'imposer également les indigens, son intention est de partager avec eux les ressources que la classe opulente lui aura fournies.

LINDOR.

Votre honnêteté me rassure, citoyen. Je ne viens point demander des secours; je viens seulement pour faire constater qu'il m'est impossible d'en offrir moi-même. Ah, si le gouvernement, plutôt établi, avoit pû indiquer il y a quelque-tems, cette mesure devenue si necessaire, que je me serois de bon cœur empressé d'y satisfaire!.. Mais en ce moment, je me vois dénué de toutes mes facultés. On m'a imposé en vertu d'une rente dont je vivois autrefois; mais à présent, bien loin de pouvoir me suffire, j'ai fondu depuis peu mon nécessaire, et épuisé toutes mes ressources pour procurer à peine une foible subsistance à mon vieux père, a ma femme, et à mes deux jeunes enfans.

DERVAL, *(à part)*.

Ah, voilà les détails qui affligent les cœurs sensibles! O, liberté précieuse; parmis toutes les peines qu'il en coûte pour t'acquérir; la plus cruelle à supporter, c'est le tableau de l'infortune des honnêtes gens.....

Eh bien, mon cher camarade, expliquez-moi votre situation....

SCENE VIII.

DERVAL, LINDOR, LUCAS.

LUCAS.

Pardon, escuse, Monsieu, c'est ti pas vous, sous vote respect, si vous plait, quêtes le bureau pour les emprunts ?

DERVAL.

Mon ami, je ne suis pas le bureau; mais je suis chargé de recevoir les versemens que l'on y vient faire.

LUCAS.

Oh bian justement, c'est çà même... C'est pas pour un renversement que je venons quoique çà, c'est pour une esclamation que je voulons faire...

DERVAL, *(à Lindor.)*

Permettez que je l'expédie d'abord afin de pouvoir vous écouter ensuite avec plus d'intérêt. *(à Lucas)* Voyons, mon enfant, de quelle part cette réclamation ?

LUCAS.

Ah jarni ! de stelle là de mon père qu'est malade dans not endrait; et pis de la mienne itout, parcque çà me regarde un tantinet, entendez-vous, à cause de la survivance.

DERVAL.

Ah ! c'est une affaire de famille ?

LUCAS.

Oui da, et une fière affaire encor, pisque c'est de l'argent qu'on nous demande. Mais mordienne mon père ne veut pas en donner déjà; et i m'a ben recommandé de vous assurer qu'il n'en avoit pas.

DERVAL.

Il vous a recommandé cela ?

LUCAS.

Oh bian décidément ... et quand i ne me l'auroit pas recommandé, je vous l'aurions encore ben dit de nous même.

DERVAL.

Il me paroît qu'il a remis sa cause en bonnes mains.

LUCAS.

Je vous en répondons. Mon fieu Lucas, qui m'a fait, c'est de conséquence ça, vois-tu ? v'l'a un décret avec quoi qu'on veut nous reprocher note luméraire. J'avons ben encore queuques écus dans un vieux coin; mais jarniguoi! ne faut jamais en convenir. Tant qu'ils ne sauront pas qui seront-là, i ne pourront pas venir mettre la main dessus.

DERVAL.

C'est fort bien raisonné.

LUCAS.

Sûrement que c'est raisonné. Dame! boutez-vous donc à la place de ce pauvre cher homme! Dieu veuille avoir son amé! Le v'l'a qu'il est malade, il en reviendra peut-être; mais enfin, je sommes tretous mortels, et si plaît au ciel qui manque, me v'l'a pour prendre après lui, moi, c'est naturel ça.... mais un morceau de pain qu'on a zéû tant de peine a gagner, i seroit ben dur de le pardre comme ça tout d'un coup par des empruntemens, sans savoir à qui que c'est qu'on le prête.

DERVAL.

Sans doute. Il faut prendre ses sûretés.

LUCAS.

Eh mais ça n'est ti pas tout simple ça ? On a biau nous dire, c'est à la nation que tu prête.... mais encore, si j'en avions, je dirions, où qu'el est ste nation ? faut-il que je la voyons auparavant que de l'y prêter, et en mains propres, encor!... Mais comme je vous disons, et par ordre de mon père memement, je n'en n'avons pas. Ainsi l'empruntement doit être fini par-là, et je venons vous demander une quittance.

DERVAL.

Comment! une quittance de ce que vous ne voulez pas payer; voilà une bonne histoire!... Eh! qui est-il votre père ?

LUCAS.

Monsieur, mon père est un pauvre fermier des environs qu'a un petit terrein a cultiver, et qu'a zéû l'attention patriotique d'envoyer toutes ses

pommes

pommes de tarre pour nourrir les parisiens; comme quoi, même, que je venons encor d'en amener une charrette as matin, et bian à vote sarvice; si vous en aviez besoin de queuque boissiaux, je vous arrangerions.

DERVAL.

Bien obligé, mon ami.... Eh dites-moi, comment se nomme votre père?

LUCAS.

I se nomme Jean-Piarre le Menu pour vous sarvir.

LINDOR.

Jean-Pierre le Menu.

LUCAS.

Oui monsieur, tout juste. Comme moi, je m'appelons Claude-Lucas le Menu aussi; parce que voyez-vous dans la famille, je sommes tretous menus de père en fils.

LINDOR.

Positivement. C'est votre père qui m'a vendu du blé il y a un mois.

LUCAS.

Ah! ça se pourroit ben, car il a si bon cœur que pour obliger je n'avons rian gardé pour nous. Le blé, les aricots, les pommes de tarre; j'avons tout donné.

LINDOR.

Donné!... *(à Derval.)* Ah! citoyen, qu'elle façon de donner. Les Turcs en Barbarie vendent à meilleur marché que ces bons fermiers-là ne donnent! Une croix d'or que ma femme avoit, ses boucles d'oreilles, ses bagues, sa montre, la mienne, mes habits, ses robes.... tout a été la proie de leur insatiable cupidité. Leur délicatesse est telle que, hors les assignats, tout leur est bon. L'or, l'argent, les bijoux; linge, hardes, meubles.... ils nous enlèvent tout impitoyablement. Des corsaires qui seroient venus prendre la ville d'assaut, ne nous auroient pas mieux dépouillés! et voilà ce que nos bons frères des campagnes appellent avoir obligé les parisiens.

LUCAS.

Ah mais, monsieur, si vous avez à vous plaindre de queuques z'uns, c'est pas de nous. Allez vous attaquer à ces corsets-là... mais mon père ni moi, je ne vous connoissons pas.

LINDOR.

Oh! je vous connois bien, moi, et même vous portez encore sur vous

des témoignages des bons services que vous m'avez rendus. Voilà mes boucles d'argent qui sont sur vos souliers.

LUCAS.

Ah je dis, vos blouques; al sont ben les miennes, puisque je les avons payées.

LINDOR.

Oh oui; mais comme j'ai dit, avec des pommes de terre.

LUCAS.

Eh bian, c'est naturel. Je nous sarvons de ce que j'avons. Pardine, parce qui ne pousse pas des blouques d'argent dans nos champs, i ne nous est pas défendu d'en porter pour çà, ptêtre ben.

DERVAL.

Non. Mais on peut vous conseiller de les acquérir par des moyens plus délicats.

LINDOR.

Et sur-tout de ne pas venir demander des exemptions de taxe et faire le pauvre devant les malheureux que vous avez ruinés et qui couchent depuis huit jours sur une misérable paillasse, tandis que vous laissez pourrir leurs matelas que vous entassez dans vos granges.

DERVAL, *à Lucas.*

Comment! jeune homme, ce reproche-là ne vous déchire pas le cœur!

LUCAS.

Eh mais, Monsieur, si ce Citoyen-là est de mauvaise hymeur, je ne pouvons pas l'en empêcher.

DERVAL.

Mais vous pourriez ne pas lui donner occasion de s'y mettre.

LUCAS.

Fallait donc ly bailler nos poumes de tarre et nos aricots pour rian?

DERVAL.

Non pas. — Mais il fallait imiter d'honnêtes cultivateurs... Il en est encor qu'on se plaît à citer pour l'honneur de la république, qui, contens d'un gain médiocre, ont véritablement obligé leurs frères, en partageant avec eux les fruits et les récoltes de leur terre! Ils ont été nommés avec reconnaissance, ceux là! ils ont été bénis!... Mais ce qui, comme vous, fermant leur cœur à tout sentiment d'humanité, spéculent sur la misère de leurs concitoyens, et se font une

joie barbare de les affamer ! Ceux-là, dis-je, qui renoncent au titre glorieux de Nourriciers du genre-humain, ils sont détestés avec justice, et ne recueillent, pour prix de leur dureté, que haine et que malédictions !

LUCAS.

Mais, écoutez donc, monsieur, c'est pas à moi qui faut reprocher tout ça. C'est mon père qu'a fait les marchés ; moi, je n'avois fait que porter la marchandise.

DERVAL.

Oui, mais c'est vous qui hériterez de tout ce bien mal acquis!... Eh! mon enfant, qu'en aviez-vous tant à faire? Vous, né près de la nature, dans un état médiocre et respectable, qui vous offrait des plaisirs purs ! pourquoi troquer l'honnêteté et la tranquillité de votre profession, contre l'ambition et les chagrins qui accompagnent les richesses?... Souvenez-vous donc que jadis vous avez haï, méprisé, condamné même les riches ! et aujourd'hui vous voulez les remplacer en orgueil et en luxe ; et vous les surpassez en insensibilité.

LUCAS.

Eh non ! morgué M., vous faites-là un trop vilain portrait de moi ! et je ne voulons jamais y ressembler ! mais, je ne sommes pas le maître, puisque j'avons mon père qui règle tout, lui.... Stapendant j'allons ly signifier que pour au sujet de son acclamation, comme il appelle ça, lui, n'y a pas moyen de reculer, et que faut qui prêtisse tout de suite à la nation ; et pis, quant à ce brave citoyen que vla, que j'avons ses blouques, je ne voulons pas qui soit dit que je les avons eu à trop bon compte, et la permière fois que je reviandrons, je remettrons ici pour lui un sac d'aricots que je li donnerons par dessus le marché, là.... Après çà, pour les autes farmiers de cheu nous qui s'apprétont itout à venir faire ici leus esclamations, je leus i dirons que c'est pas la peine qui fassions le voyage, parce quils trouverions vote porte farmée, pas vrai?

DERVAL.

Oh oui, nos portes et nos oreilles le seront pour eux, comme leurs cœurs l'ont été pour nous. Allez, mon ami. Persistez dans les bons sentimens que je vous vois ; et sur-tout, tâchez de les insinuer à votre pere.

LUCAS.

Dame, pour mon père, j'y ferons note possible, et je n'en répondons pas.... mais pour nous, j'ons donné note parole, et je la tiandrons. Au

revoir, citoyens, et sans rancune pour les blouques; dans trois jours le premier marché; a sept heures du matin, le sac d'aricots sera ici..... Vote sarviteur?

(Il s'en va.)

SCENE IX.

DERVAL, LINDOR.

DERVAL

Vous, monsieur, je sais maintenant votre position, et je vois avec douleur la justice de votre réclamation; croyez que non-seulemeat on n'y fera droit, mais que je m'empresserai encor à vous faire obtenir quelques dédommagemens pour les pertes que vous avez essuyées. Je ne puis rien par moi-méme, mais, sous un gouvernement juste et patriote, avoir occasion d'indiquer le bien que l'on peut faire, c'est un titre pour être assuré qu'il se fera.

(Il le reconduit.)

SCENE X.

DERVAL, *seul.*

Que d'honnêtes familles sont actuellement réduites à la même extrémité et par les mêmes causes! L'excessive cupidité des ennemis de la patrie! mais c'est justement la misère des uns qui nécessise les mesures de rigueur envers les autres; et ce n'est qu'en faisant rendre gorge aux accapareurs qu'on pourra parvenir à soulager les indigens.

SCÈNE XI.

DERVAL, SOPHIE.

DERVAL.

Qu'y a-t-il pour votre service, citoyenne?

SOPHIE.

Je viens pour l'imposition du citoyen Duret.

DERVAL.

Oh, oh! Duret!.. Oui, effectivement, c'est un citoyen un peu dur à la dessère.

SOPHIE.

Ah, monsieur, c'est un fort honnête-homme ; et s'il étoit bien connu de vous. ...

DERVAL.

Nous le connoissons de reste, et j'ai ici de bonnes indications sur son compte. Ce bon citoyen là a vendu ses plus beaux meubles, et s'est allé loger a un quatrième, pour esquiver l'emprunt, en faisant de fausses déclarations, et se faisant passer pour pauvre.

SOPHIE.

Hélas! monsieur, je ne puis croire que ce soit à mauvaise intention Il m'a dit, à moi, que c'étoient des malheurs survenus dans son commerce.....

DERVAL.

Oh ! son commerce! .. La baisse des louis, apparemment. Bon, bon! raisons fausses que l'indifférence pour la patrie fait trouver à de mauvais citoyens.

SOPHIE.

Oh non! ne le croyez pas. Je ne le regarde pas comme tel.

DERNAL.

Cela se peut, citoyenne. Mais vous prenez à lui bien de l'intérêt!

SOPHIE.

Je le dois. Il est mon oncle.

DERVAL.

Votre oncle... Oh bien, en ce cas, vous devez connoître sa lésinerie, car il a assez généralement la réputation d'un avare... Mais on sait encore qu'il est aussi riche comme il est resserré.

SOPHIE.

Monsieur, je ne vous dissimulerai pas qu'il aime un peu l'argent ; mais il pourroit bien aussi avoir essuyé des pertes....

DERVAL.

Faux prétextes, vous dis-je. Nous savons ses affaires aussi bien que lui; et ce qu'il appelle des pertes, n'a jamais été que des manque à gagner.

SOPHIE.

Eh bien, Citoyen, je veux vous parler vrai. Je ne viens pas ici simplement pour l'excuser ; mais pour remplir son devoir et le mien... Soit im-

possibilité réelle, soit attachement pour son argent, mon oncle a refusé de fournir son imposition, et l'on a déjà commencé des poursuites contre lui; mais son honneur m'est cher, et je dois le garantir.

DERVAL.

C'est fort bien penser. Mais comment vous y prendrez vous? Il a laissé aller les choses un peu trop loin.

SOPHIE.

Citoyen, j'y ai trouvé du remède. J'ai su que mon oncle étoit imposé à 500 livres en numéraire. J'avois quelques bijoux que ma mère m'avoit laissés; je tenois aussi de mon oncle quelques petits cadeaux qu'il m'avoit faits à différentes époques. J'en ai fait un paquet que j'ai été vendre; j'en ai retiré la valeur de 15 louis Avec quelques robes qui me sont actuellement inutiles, j'ai fait le surplus. Voilà la somme entière que je vous apporte; et je vous prie de vouloir bien la recevoir et m'en donner une quittance au nom de mon oncle.

DERVAL.

Ah! fille vraiment citoyenne, que l'exemple que vous donnez-là est glorieux pour votre sexe, et honorable pour votre cœur.... Quoi! vous vous privez ainsi volontairement des ces ornemens qui sont si chers à votre âge?

SOPHIE.

Citoyen, cette privation ne me coûte pas quand je pense à ce que je dois à mon oncle et à mon pays. Ce que je tiens des bontés de l'un, n'étoit qu'un prêt que je dois lui rendre au besoin.... Ces bijoux dont je me prive sont trop bien employés pour les regretter; et mon cœur sera bien plus flatté de savoir ma patrie soulagée, que de me parer d'un vain luxe quand je vois souffrir autour de moi.

DERVAL.

Vous avez bien raison.... Ah! si votre exemple étoit suivi, que de maris ruinés par leur complaisance, rétabliroient leur fortune et recouvreroient leur honneur par le sacrifice d'une simple partie de ce que le luxe avoit pris sur leurs besoins. Donnez, citoyenne, je vais vous faire un reçu. *(Il va à son bureau.) (A part.)* Ah! si j'avois ici ma tante aux serins et aux perroquets, je la ferois bien convenir qu'une bonne nièce est préférable à tous les canaris de l'Univers. *(Il écrit.)* Tenez, citoyenne, conservez bien ce papier; il vous parera mieux que tous les bijoux qu'il va vous remplacer. Il sera tout à-la-fois, la quittance de votre

oncle, la preuve de votre vertueuse reconnoissance, et le certificat de votre pur patriotisme.

(Il l'a reconduit.)

SCENE XIII.

DERVAL, L'AGIOTEUR.

L'AGIOTEUR.

Bonjour, citoyen, mon brave camarade, mon frère !...

DERVAL, *(à part)*.

Ah ! voilà bien de la fraternité.... je me méfie de celui-là.

L'AGIOTEUR.

Je suis t'un bon patriote, un pauvre sans-culotte...

DERVAL.

Eh ! citoyen, passons les qualités. Que me voulez-vous ?

L'AGIOTEUR.

Je viens pour vous dire qu'on s'est sûrement trompé dessus moi au sujet de st'emprunt forcé; et qu'on m'a pris pour un autre. On m'a t'imposé comme si j'étois t'un richard; et je n'ai pas vaillant deux cent livres d'assignats.

DERVAL.

Si l'on a fait une erreur, il est juste de la réparer; mais cependant on n'agit que d'après des renseignemens bien certains.... Comment vous nommez-vous ?

L'AGIOTEUR.

Pierre-François Ramasse.

DERVAL.

Ah ! François Ramasse, le nom est significatif; et vous le remplissez bien; car on dit que vous ne laissez rien traîner.

L'AGIOTEUR.

Eh mais, il n'est pas juste de manquer l'occasion quand on la trouve.

DERVAL.

Oh ! ce n'est pas votre défaut. *(Il cherche dans un registre.)* Oui, vous voilà. Pierre-François Ramasse, imposé au *maximum*, 6,000 livres en numéraire.

L'AGIOTEUR, *(s'écriant.)*

Six mille livres. Moi!.... Eh mais venterbleu ! il me faudroit six mille ans pour ramasser ste somme-la! Mais, citoyen, voyez donc si c'est l'a le costume d'un homme à prêter 6000 liv. à la nation!

DERVAL.

Bon! ce n'est pas le costume qui décide; c'est le porte-feuille, c'est la bourse, et ces objets-là sont bien garnis chez vous; car on dit que par tout on vous voir des assignats à la rame, et des écus à remuer à la pelle.

L'AGIOTEUR.

Fi donc ! n'écoutez pas ça; c'est des médisances.

DERVAL.

Oui, comme vous dites, médisances. C'est justement pour cela qu'elles sont fondées, et qu'on vous impose à six mille francs.

L'AGIOTEUR.

Mais, citoyen, je vous disons encore un coup que ces médisans-là en avons menti, et que je n'avons pas tant seulement de quoi payer le premier louis de ste romme là.

DERVAL.

Oh ! vous saurez bien les trouver quand il le faudra; mais pour vous prouver qu'on connoît bien vos facultés, tenez, voilà un petit détail de vos dernières opérations. *(Il lit.)* Vous avez fait avant-hier un marché de 500,000 liv. pour des huiles.

L'AGIOTEUR.

Moi?

DERVAL, *(lui montrant le livre)*.

Oui, vous, Pierre-François Ramasse... Hier, un de 300,000 francs pour du savon. Encore Ramasse... Il y a trois jours une affaire de huit cent mille livres pour du charbon, du tabac et du sel... Et il y a 8 jours un de 1,500,000 livres pour du bled, du sucre et de la chandelle... Et toujonrs Ramasse... Vous voyez qu'on vous connoît bien. Et je ne vous parle pas dans tout çà des pommes de terre et des aricots que voilà encore ramassés par-là, tenez...

L'AGIOTEUR.

Oh, pour les pommes de terre, elles ont été gâtées; il y a eu plus de moitié perte sus cet artiqué là.

DERVAL.

DERVAL.

Eh, vous n'en êtes que plus coupable. C'est votre rapacité insatiable qui, vous portant continuellement à accaparer les marchandises et les denrées, vous les fait tenir à un si haut prix, que le pauvre, qui ne peut se les procurer, est forcé de mourir à votre porte de désespoir et de faim, tandis que vous laissez gâter et jeter à ses yeux cette nourriture que votre férocité dérobe à ses besoins.

L'AGIOTEUR.

Citoyen, C'est vrai qu'on a tenu les denrées un peu chères! mais j'en ai pâti comme tout le monde, moi; parce qu'enfin si vous savez que j'ai fait ces marchés là, faut que vous sachiez aussi que çà n'étoit pas pour mon compte. Dans tout çà, je n'étois que l'agent, moi.

DERVAL.

C'est toujours une mauvaise excuse.... Qu'étiez-vous donc auparavant de prendre cet indigne métier?

L'AGIOTEUR.

J'étois compagnon dans une boutique.

DERVAL.

Eh bien, n'avez-vous pas de honte d'avoir quitté une profession honnête pour un commerce vil et déshonorant?

L'AGIOTEUR.

Ah dame! c'est le besoin qui m'a poussé. Tout est devenu si cher que je ne pouvois pas vivre de mon travail.

DERVAL.

Si cher! eh! ventrebleu! c'est vous et vos pareils, et les indignes richards qui vous font agir qui ont porté les denrées au prix affreux où elles sont aujourd'hui; votre cupidité et votre barbarie en étoient venus au point, que si le gouvernement n'eût pas pris un parti sévère pour les réprimer, après avoir enlevé toutes les ressources de vos concitoyens, comme des pirates et des brigands; vous vous seriez transformés en tigres pour acheter de boire tout leur sang?

L'AGIOTEUR.

Citoyen, il faut reprocher tout ça à ceux qui en sont coupables... Mai moi, je n'ai rien volé, car je n'ai rien du tout.

DERVAL.

Vous n'avez rien!... et je le crois aisément à la conduite que vous tenez... sauf la mise, par laquelle vous ne cherchez pas à briller, il n'y a pas de dépense folle à laquelle vous ne vous livriez. Les excès de vin des liqueurs. de la débauche... Tout est pour vous l'occasion des scènes

les plus scandaleuses!.. Dernièrement, encor, à la suite d'une orgie crapuleuse, vous avez déchiré et brûlé des assignats!... Ils vous coûtent donc bien peu pour insulter à la misère du pauvre, en discréditant la monnoie de la nation?... Ah! ce n'étoit pas la peine de la gagner d'une manière aussi vile, pour la reperdre après plus criminellement encore.... Au reste, si vous n'avez rien, vous ne pouvez sans doute rien fournir à la patrie; mais il faut toujours que la dette soit acquittée; et votre devoir est de dénoncer le traître, la sangsue publique qui s'est engraissée au dépens du peuple, et qui vous a fourni les fonds que vous avez fait travailler pour son compte... Quant à vous, renoncez, croyez moi à un métier qui, outre tous les dangers auxquels il vous expose, vous déshonore sans vous enrichir; et ne vous laissera que les remords d'avoir inutilement servi des êtres plus coupables encor que vous... Allez, rougissez si pouvez, et du moins, corrigez-vous, car la loi vous surveille.

(*L'agioteur s'en va.*)

SCÈNE XIV.

DERVAL, JÉROME, SA FEMME.

LA FEMME, *entrant la première.*

Mon bon citoyen! je v'nons pour vous dire....

JÉRÔME, *venant après elle.*

on, non. Paix là, femme! Paix là!... Ne l'écoutez pas, citoyen.

DERVAL.

Pourquoi donc, mon cher ami? Je suis ici, c'est pour écouter tout e monde.

JÉRÔME.

Oui, mais pas les femmes; ça ne compte pas dans les affaires, ça.

LA FEMME.

Eh! pourquoi donc pas les femmes comme les hommes? Le citoyen est pus honnête que toi, vois-tu, car i va m'écoûter, lui.

JÉRÔME.

Oui da! Oh ben, je li annonce, moi, que faut qui prenne une précaution.

DERVAL.

Laquelle donc, mon ami?

JÉRÔME.

C'est de mettre en dehors sus vote porte une affiche, pour que personne n'entre pus icy.

DERVAL.

Eh! pourquoi cela?

JERÔME.

Ah! jarni! c'est parce que l'audience est finie pour tous les autes.

Avec sa langue, toute seule al est capabe de vous tenir là jusqu'au soir.

LA FEMME, *vivement.*

Pardine ! t'es ben grossier toujours ! ben impoli ! ben mal appris..... ben....

JÉRÔME.

Oui, oui, va ton train ! vla que tu prouve déjà la nécessité de l'affiche !.. Je vous disons, citoyen, ne vous embarquez pas à l'écouter, car j'aurions putôt, moi, remonté un bachot jusqu'à la rapée, qu'al ne vous auroit débardé une conversation.

LA FEMME.

Mais, chien de bavard ! tu parle ben pus que moi ; tu ne m'as pas encore laissé le tems de lâcher une pauvre parole !

JÉRÔME.

Je le faisons ben exprès. C'est pour t'empêcher de dire une sottise.

LA FEMME, *à Derval.*

Ah ça, dites donc, citoyens; faut'i pas que j'ayons ben d'la patience, là?

JÉRÔME.

Oh ! si t'en as pour cune fois, tu prends ben ta revanche après pour dix autres.... Citoyen, prenez garde qu'al n'attrape la parole un coup, car je ne pourons pus la ravoir.

DERVAL.

Eh mais, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle parle, si la langue lui demange tant ?

JÉRÔME.

C'est parce que je ne voulons pas qu'al vous fasse une fausse déclaration, et al ne vient ici que pour ça. C'est une ladre qui me déshonore.

LA FEMME.

Et toi, t'es un glorieux qui me ruine. (*A Derval.*) Mon citoyen, je vous assure que je n'avons pas le moyen....

JÉRÔME.

Ne l'écoutez pas, je vous dis... c'est une menteuse, j'avons pus qui ne faut....

LA FEMME.

C'est toi qu'est un menteur... (*A Derval.*) Vous voyez ben qui ne sait ce qui dit !.. I ne pense qu'à boire, i sort encore du cabaret ; et quand il a bu comme ça, i se crait riche....

JÉRÔME.

Ah ! ma femme ! vous ne raisonnez pas. Vous devriez savoir qu'un pêcheu est pus souvent auprès de l'eau que du vin ?.. Mais encore, je voulons t'accorder que j'venions de boire.... eh ben, le citoyen sait

le proverbe, *in vino veritas* .... par conséquent, je dirons la vérité; et j'disons que j'voulons avoir l'honneur de faire un prêt à la république.

LA FEMME.

Mais, imbécile! c'est toi qui ne raisonne pas; pisque t'aimes tant à boire, pus tu donneras d'argent, et moins i t'en restera pour avoir du vin

JÉRÔME.

Ma femme, vous raisonnez comme vous calculez. C'est le commis à la marée qui m'a t'espliqué ça. S't'emprunt qu'on nous démande, voyez-vous, c'est pour faire rentrer l's'assignats, afin de remettre l'argent au pair; quand l'argent sera au pair, toutes les marchandises baisseront; quand les marchandises auront baissé, le vin diminuera aussi; par conséquent, pus que j'prêterons à la nation, et pus que le vin reviendra à bon marché!... Dame! c'est clair comme la rivière, ce calcul de vin là!

LA FEMME.

Mais je te disons qu'tu t'embrouilles dans ton calcul; c'que t'auras donné, c'est toujours autant de moins qui te restera pour boire.

JÉRÔME.

Eh ben, je l'voulons encore. Là, au pis aller, quand j'y devrions perdre, j'en aurons pu de mérite. N'y a pas d'honneur à faire des sacrifices quand i n'couton rian; et je me priverons volontiers de queuques pintes de vin, pour que nos malheureux frères ne soyont pas réduits à ne boire que de l'eau, et encore ben chère!

DERVAL.

Mon ami! c'est un beau sentiment! et si chacun, suivant son pouvoir, étoit aussi-bien disposé que vous, la patrie auroit bientôt les moyens de rendre heureux tous ses enfans!

LA FEMME.

Oui, citoyen, v'savez raison; mais c'est que j'faisons une réflexion; nous; ma ag é la bonne intention qu'on a z'eu en établissant st'emprunt-là, de ne pas vouloir péser sur le pauvre, c'est pourtant lui qui paiera tout.

DERVAL.

Eh! comment cela?

LA FEMME.

Dame, parce que tous ces marchands qui ne payont qu'en rechignant, au lieu de songer que ce n'et qu'un emprunt qu'on leus zy remboursera, i zont déjà ben vite retriplé le prix de leus marchandises, pour à çal fin de gagner d'avantce leus contingent, de

façon que quand i fourniront leus sommes, ça sera nous autes qui leus auront déjà tout payé.

JÉRÔME.

Ah mais! acoutez donc, citoyen, toute babillarde qu'al esr ya dla reison dans ce bavardage là! et faudroit un peu voir à ce que je ne soyons pas obligés de prêter à ces richards-là, nous, pour ne nous jamais rendre!

DORVAL.

Soyez tranquille, mes amis; une sollicitude paternelle veillera désormais sur vos intérêts!.. Conserver et garantir les droits d'un chacun, et surtout empêcher le pauvre d'être la victime de la cupidité des riches; c'est-là l'objet le plus sacré des soins du Gouvernement.

LA FEMME.

A la bonne heure! si ça torne comme ça, je voulons ben fournir queuque chose!.. mais à condition qu'en attendant que ça nous rentre (*à Jérôme*) tu le rediminueras sur ta boisson.

JÉRÔME.

Ah femme! je sommes trop bon mari pous vouloir garder l'honneur à moi tout seul. Je le partagerons ainsi que la privation!... Vla déjà moi, que je me retranchons sur le vin! au lieu de pinte, je ne le buvons pus que par chopine!.. toi, t'aimes ben le caffé; tous les matins i t'en faut une jatte toute entière!.. eh ben, tu ne te prendras pus que par demie tasse.

LA FEMME *piquée, avec chaleur.*

Ah ben! je t'aimons encor de sthymeur là toi! de vouloir me régler sus ma noutriture!... Parle donc, hé! est-ce que c'est à tes dépens? Si je me donnons une tasse de caffé le matin, apprens que je l'avons gagné auparavant que de la boire; ainsi que la moitié du vin que tu sisfles toute la journée!... Eh mais! voyez-moi donc ce pêcheur manqué! Si i n'y avoit que ton profit pour faire chauffer ma caffetière, encor! tu pourrois parler queuque fois? mais, tandis que tu raccommodes tes filets dans le cabaret, moi, je sommes dans mon tonneau, drès la pointe du jour.... et j'avons ressumelé, livrés, et reçu l'argent de quatre paires de bas, avant que tu n'ayes tant seulement pêché une douzaine d'ablettes, et sept à huit mauvais gougeons!

JEROME *à Dorval.*

Eh ben! eh ben! la vla ti pas qu'al a pris le fil! je vous en avions prévenus; n'y a pas à l'arrêter. *A sa femme.* Allons, allons, patience!

te vla du moins un peu soulagée!... Voyez-vous, citoyen, vla une de ses dents qu'est nettoyée... Al a comme ça une débaque de parole dessous chaque geneive.

LA FEMME.

Sans doute que j'en avons... et qui sont à propos encor. Pourquoi aussi que tu viens là pour donner de l'argent qu'on ne te demande pas, quand je n'en avons pas assez pour nous?.. et nos enfans donc, qui sont à l'armée, faut ti pas que j'en gagnions aussi pour eux?

JEROME.

Eh! c'est justement à cause d'eux femme, que j'en voulons donner! Oui, citoyen, j'avions quatre garçons, qui tous les quatre sont partis sous les drapeaux de la République, Deux sont déjà été tués en défendant la Patrie; les deux autes se battons encor contre nos ennemis, et risquont de périr comme les deux premiers!... Eh ben, femme, n'y a que la paix et la victoire qui puissions nous les renvoyer; et pour l'avoir ste victoire et ste paix, faut que chacun de nous fasse des sacrifices pour approvisionner nos armées, et pouvoir pousser l'ennemi à vau'eau, et le couler à fond. Ainsi vla mon dernier mot. J'avons mis à part ste petite somme là, que je prions le citoyen de recevoir à titre d'un prêt que je faisons à la Nation... Si ça aide nos deux fils à revenir, la République leus y payera les fonds avec les intérêts; mais si ces enragés d'ennemis ne veulent pas entendre de raison, et qui nous tuyent encor nos deux derniers... eh ben morguenne! alors j'irons nous-mêmes leus en redemander compte; je nous battrons comme un désespéré, et je vengerons nos quatre enfans, ou ben je périrons dans la même armée où ce qui z'auront servi la République.

DERVAL.

Embrassez-moi, mon cher ami!., Ah! de si beaux sentimens ne peuvent manquer d'avoir leur récompense! rassurez-vous d'avance. L'énergie républicaine et le courage de nos braves frères nous répond de la victoire; et quant à la paix, les mesures les plus sages sont prises pour en hâter les conditions; mais il est de notre honneur qu'elle soit aussi glorieuse pour nous, qu'avantageuse pour le repos de l'Europe entière.

LA FEMME.

Ah ben, citoyen, d'abord que ça peut hâter le retour de nos deux fils; je ne nous y opposons plus; et ja n'avons d'aute chagrin que de ne pouvoir pas vous en offrir davantage.

JÉROME.

Ah ! v'là donc une fois que tu te montres raisonnable. Allons, je te reconnoissons digne d'être ma femme, et faut que je fassions un acte de raison aussi nous. Acoute, je te pardonnons tout ce que t'as dit de travers aujourd'hui, en faveur de la bonne parole que t'as lâchée pour la dernière.

SCENE DERNIÈRE.

LES SUSDITS, DUPONT, *(sortant d'un cabinet.)*

DUPONT.

Ah ! Derval, j'en ai assez entendu et je me rens.

DERVAL.

Comment ! vous étiez là ?

DUPONT.

Oui, mon ami. Je m'étois glissé dans ce cabinet, par la porte de communication, pour entendre les raisons des réclamans, afin qu'ils me prêtassent plus de force pour mieux combattre les tiennes ; tu les a persuadés ; et le généreux dévouement de ces braves gens-là, sur-tout, m'a entièrement décidé au sacrifice que la patrie me demande.

JÉROME.

Eh bien vois-tu femme, v'là déjà un bien dont ce que je somme la cause ; eh morgué, c'est déjà une première récompense.

DUPONT.

Oui, mon cher, je payerai l'emprunt forcé ; et même je fournirai encore au prorata d'un certain bien qu'on ne me connoît pas ; et comme je ne veux pas faire les choses à demi, vois-tu, je solderai en beaux louis d'or que j'avois mis à part. Cela écornera un peu la dot de ma fille ; mais c'est t'a faute, cela t'apprendra à avoir si bien plaidé la cause de la nation.

DERVAL.

Ah ! bien loin d'y perdre, je crois encor y gagner. En entrant dans votre famille ; je regarde moins votre fortune que les attraits de ma chère Adelaïde, et la bonté de vos deux âmes. S'allier à des gens riches, c'est le projet d'un ambitieux ; mais s'unir à des gens vertueux, c'est le vrai bonheur pour un cœur honnête, et pour un citoyen patriote.

FIN.